

cess qu'obtinent ses premiers essais, elle écrit un poème lyrique *Jésus-Christ sur la Golgotha*, qui lui valut le titre de membre des *Loyers* de Valladolid en France, et de la Société philomatique de Barcelone. On a encore d'elle un recueil de *Poésies*, plusieurs romans et nouvelles, entre autres *le Prix de la vertu* et *Mémoires de Serpanti*, et le fin un grand nombre de pièces de vers insérées dans différents journaux.

FÉNELON (Bertrand de SALIGNAC, ou DE SALAGNAC, comme on l'écrivait antérieurement, marquis de LA MOTHE), diplomate, ambassadeur de France en Angleterre de 1558 à 1575. Après le massacre de la Saint-Barthélemy, chargé par Charles IX d'atténuer ce crime aux yeux d'Elisabeth, il aurait répondu : « Adressez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillé. » Outre une *Correspondance* fort curieuse pour l'histoire politique du temps, publiée par M. Teulet (Paris, 1838-1841), on a de lui plusieurs écrits intéressants : *le Siège de Metz* en 1552 (Paris, 1553); *du Voyage du roi (Henri II) aux Pays-Bas* (Paris, 1564); *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse* (1659, in-fol.), etc.

FÉNELON (François de SALIGNAC de LA MOTHE), illustre prêtre, littérateur, moraliste, théologien et l'un des plus grands écrivains du xviii^e siècle. Né à la Ferté-Macé, dans le Péritour, en 1651, d'une très-ancienne et très-noble famille seigneuriale qui était alliée aux Talleyrand, aux La Trémoille et aux Montmorins, mais qui n'avait guère fourni avant lui d'hommes distingués. Jusqu'à l'âge de douze ans, il fut élevé au foyer paternel, sous la direction d'un précepteur habile et savant qui, suivant l'excellente coutume de la présence de ces grands maîtres classiques de l'antiquité; bien forte, en effet, est cette éducation privée qu'il n'ôte pas le cachet de la personnalité, inconvenant ordinaire de l'éducation commune. Après un court passage à l'université de Cahors, il vint terminer ses études à Paris, chez les jésuites, au collège du Plessis. Il n'avait pas encore achevé sa théologie, quand il fit, à l'âge de quinze ans, un discours public. Singulière coïncidence ! c'était ainsi qu'avait débute, seize ans auparavant, celui dont il devint le rival, le grand Bossuet. L'enthousiasme des auditeurs ne fut pas moins grand, et le jeune Fénelon, en qui l'amour-propre fut tellement enivré des applaudissements publics, que le marquis de Fénelon son oncle, chrétien austère, se hâta de l'arracher aux séductions mondaines, en le faisant entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice, Pères de l'Eglise, sur le conseil des Pères grecs, plein d'une dévotion ardente, mais dont la tendresse et l'exquise douceur semblaient s'altérer de l'atticisme et des souvenirs littéraires de l'antiquité grecque. Il reçut les ordres vers 1675. Son premier projet fut de se consacrer aux missions étrangères. D'abord il voulait aller au Canada, catéchiser les peuplades sauvages; puis il sembla préférer le Levant, où il se proposait de se consacrer irrésistiblement; il souffrait dans sa piété littéraire, aussi bien que dans sa piété religieuse, de voir cette terre sacrée en proie aux barbares et à l'indifférence; il rêvait de ressusciter et même temps la liberté, les lettres et la foi. Les affections de famille le retiennent heureusement en France. Pendant trois ans, il partagea son temps entre les fonctions du ministère sacerdotal, la prédication et les devoirs de la charité. Nommé par l'archevêque de Paris supérieur des *Nouvelles catholiques*, communauté de femmes vouées à l'instruction des protestantes nouvellement converties, il gouverna pendant dix années cette maison avec tout le succès d'édification qu'on pouvait attendre de son indulgente piété et de son ineffable douceur. C'est vers cette époque qu'il écrivit son premier ouvrage: *De l'éducation des filles*, traité qui est resté pendant longtemps le guide des familles, et qui est encore consulté avec fruit. De ces années datent aussi et sa liaison avec les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, que le temps et le malheur ne firent que resserrer, celle qu'il nous passagerement avec Bossuet, et qui devait se rompre avec tant d'éclat. Sur les traces du grand prélat, dont il admirait les qualités, qui précisément tranchaient sur les siennes propres, la véhémence, l'énergie dialectique, l'éloquence impétueuse et forte, il entra dans la polemique et publia une *Définition du Traité de la nature et de la grâce* du P. Malebranche, où il démontra que le socialisme ressortait inévitablement de la nouvelle doctrine, une *Trilogie ministérielle des pasteurs*, où il attaqua les ministres protestants, mais avec une modération et une urbanité qu'on trouve trop rarement dans les écrits de controverse théologique. La révocation de l'édit de Nantes conduisit à être précepteur des missions catholiques, appuyées par des soldats en armes, et que l'histoire a flétries du nom de *dragonnades*, s'organisaient par les soins de Fénelon, pour *convertir les hérétiques* par la terreur. Sur la demande de Bossuet, Fénelon fut désigné par Louis XIV pour la mission du Poitou. Mais il ne voulut point partir sans avoir obtenu qu'il éloignât les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

moynes que la persuasion et la charité. A son retour, il fut, sur la demande expresse du duc de Beauvilliers, nommé précepteur du duc de Bourgogne (1689). « Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, dit M. Sainte-Beuve, a tellement rendu au vif cette entrée de Fénelon dans le palais de Mme de Maintenon, des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, cette rapide fortune de l'heureux prélat, si tôt suivie de tant de succès et de disgrâces, tout ce naufrage d'espérances, qui est aujourd'hui une touchante partie de sa gloire, qu'on ne saurait que renvoyer à un tel peintre, et que ce serait profanation que de toucher à ces tableaux. » Peu en fait qu'il n'ait fait aussi de Fénelon une de ses victimes; car, au milieu des charmantes et délicieuses qualités qu'il lui reconnaît, il insiste perpétuellement sur une veine secrète d'ambition, qui, au terçé où il la suppose, ferait de Fénelon un tout autre homme que ce qu'on aime à le voir en réalité... Directement, il l'avait vu très-peu, et il nous en avertit en disant qu'il n'avait pas vu Fénelon, il voit, il ne le connaît que de visage. » Voici le portrait physique qu'il en trace; il est excellent : « Ce prélat étoit un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, yeux doux et l'esprit sortoit comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vue qui lui ressemblât, et qui ne se pourroit oublier quand on ne l'auroit vue qu'une fois. Elle ressembloit tout, et les traits ne s'y combattent point. Elle avoit de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentoit également le docteur, l'évêque et le grand seigneur, et dans sa conversation, c'étoient la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il falloit effort pour cesser de la regarder... Plus on étoit avec elle, plus on étoit content de sa personne, c'étoient la passion étoit de plaisir, et il avoit autant de soin de captiver les valets que les maîtres, et les plus petites gens que les personnages. Il avoit pour cela des talents faits exprès, une douceur, une insinuation, des grâces naturelles, qui couloient de source, un esprit facile, ingénieux, agréable, dont il tenoit la qualité et la quantité exactement convenables à chaque chose et à chaque personne. Il se proportionnoit et se faisoit tout à tous; une figure fort singulière, mais noble, frappante, percante, attrayante; un abord facile et toujours conversation aisée, légère et toujours décente; un commerce enchanteur; une piété facile, égale, qui n'effarchoit point et se faisoit respecter; une libéralité qui n'étoit que une magnificence qui n'insultoit point... Ce merveilleux dehors n'étoit pourtant pas tout lui-même. Sans entreprendre de le sonder, on peut dire hardiment qu'il n'étoit pas sans soins et sans recherches de tout ce qui pouvoit le racrocher et le conduire aux premières places. Intimement uni à cette partie des jésuites à la tête desquels étoit le P. Tellier, qui ne l'avoir jamais abandonné, et qui l'avoient soutenu jusque par delà leurs frontières, il occupa ses dernières années à faire des écrits qui, vivement relevés par le P. Quésnel et plusieurs autres, ne firent que servir de prétexte à l'abus de son autorité. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales en matière de gouvernement, favorables, en économie politique, à l'agriculture, et hostiles à l'industrie de luxe. L'éducation avait plus ou moins modifié ce fonds de traditions domestiques, mais sans le détruire entièrement. Les inspirations de son grand cœur, nourri de Dieu, Dieu de l'évangéliste, lui avaient donné cette tendresse passionnée pour ses semblables, qui en fait une des plus belles figures de notre histoire. Mais si, d'un côté, sa foi d'abbé et de son caractère de prélat le portoit à éloigner les troupes des lieux où il exercerait son ministère, ne voulant recourir à d'autres

à resserrer encore la dépendance étroite où elles étoient à l'égard des classes privilégiées. Et cependant, par une contradiction qui n'est pas sans exemple, son équité naturelle répugnait à admettre avec Boulainvilliers l'infériorité de la France et à lui-même cette opinion d'erreur brutale. Ajoutez à cela les inspirations les plus larges, les vues les plus nettes sur de grandes questions qui ne sont pas encore résolues, la réprobation de la guerre, l'affirmation de l'unité du genre humain, sentiments profonds qu'il a exprimés en traits ineffaçables dans cent passages de ses écrits; fidèle à une monarchie fondée par des institutions nationales, limité aussi bien que soutenue par une aristocratie puissante, et défendue contre ses propres écarts par des assemblées représentatives pour une éducation publique donnée par l'Etat; l'indépendance réciproque des deux puissances temporelle et spirituelle; un ensemble des meilleures traditions de Sully et de Colbert, en matière d'économie politique; l'agriculture honorée, le commerce affranchi de ses entraves, les douanes supprimées, etc. Tel est le résumé des idées principales de ce grand homme, que sa double fidélité doit faire absoudre de ses erreurs et de ses contradictions, et qui n'est rien de moins le précurseur de Montesquieu, de Turgot, des économistes, et même de ces traités de Rousseau. Son idée capitale étoit d'opérer la réforme de la monarchie par elle-même et de former à cet effet, suivant ses expressions, un *roi philosophe*, un *monarque Louis XIV*. Tous les détails de l'éducation du duc de Bourgogne tendaient à ce but, ainsi que les écrits qu'il composa pour lui, les *Fables*, les *Aventures d'Aristonides*, les *Dialogues des morts*, etc. Il avoit en effet une question dans son esprit, que la satire perceait naturellement dans la peinture des mœurs antiques, opposées à la corruption du siècle présent, aux mœurs d'une cour où le bien étoit si rare, et où le succès fut grand; on ne parlait de tous côtés que des heureux fruits de ce précepteur, qui promettoient un règne heureux à la France, et même temps à l'Europe. On se content de préparer l'avenir, cherchait encore à influer sur le présent, et prenait toutes les voies pour faire parvenir à Louis XIV des paroles de vérité et de sagesse, et de l'authenticité à des définitivement établie en 1825, par la découverte du manuscrit autographe, où sont attaquées avec tant d'énervement les monstruosités du pouvoir absolu. On ne sait si Louis XIV eut jamais connaissance de ces pièces; il est vraisemblable, en tous cas, qu'il n'en soupçonna pas l'auteur; car Fénelon fut nommé, peu après, archevêque de Cambrai (1695), titre que le roi eut qu'il qu'on qualifiait de *chimérique*. L'influence qu'il étoit parvenu à s'acquiescer à la cour étoit telle, que le roi étoit obligé de se contenter de lui et de lui ébaucher toutes les affaires; car il valait mieux encore de se personne que ses écrits ne pourrissent la laisser supposer. » On sent, dit La Bruyère, la force et l'association de ses vertus d'homme, de prélat, de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toujours avec une rare espèce de simplicité, et qui ne le lui permet d'en venir ni tant d'élevation, ni tant de faculté de délicatesse, de politesse. »

Tout cela avoit séduit Mme de Maintenon, qui se trouvoit à sa portée à séduire. Louis XIV ne fut point gagné; car, bien qu'il eût consenti à confier à Fénelon l'éducation de son petit-fils, et qu'il l'estimât intérieurement, il ne se crut point obligé de lui donner le gouvernement de l'Eglise; mais il le confia à son neveu, le duc de Bourgogne, et le prélat fut obligé de se contenter de la mission de précepteur de son petit-fils, et de son esprit étaient bien moins portés qu'on ne l'a cru aux utopies aventurées de ses idées particulières. Fénelon fut même en retard sur le règne de Louis XIV. Issu d'une famille féodale et épiscopale, il en avait gardé l'orgueil de la race, l'amour de la hiérarchie et de la discipline. L'esprit d'indépendance, au regard du pouvoir royal et un ensemble de maximes ultramontaines en religion, aristocratiques et libérales